

Vincent Guillier

5 poèmes

L'île

Vers la sixième heure tout se prête au murmure
Les écailles de nos yeux tombent sous le fouet du matin
Tu dors quand je pars
Je parle quand tu dors
Je reste quand tu pars
Je n'ai la peine sur cette île que de suivre ses bords
J'ai déambulé en rond presque à saturation
À force même je macaronisais les mots
En pleine *caminhade* ce n'était pas ma faute
J'allais me pencher sur des pierres écoutant le bruit
Bercé
Emporté

Seul problème
Quand l'extérieur déborde
Je me parle je me dialogue
Et les lettres écrasent le papier

*

Jardin

Dans le Jardin des Plantes les sons portent loin
Tu te penches t'inclines sous les arbres
Tu sens la douceur aromatisée des paumes orantes
Ils viendront sombres desseins dévorant
Dans la pourpre confinée des fibres
Qui s'effilent vertes et noires
Dans l'attente des cantiques à travers les grilles
Apportés par le soir et pour surseoir les pensées
bordées du hallage oublié par les hommes
Où l'eau immobile brûle une coupe fleurie
Tu t'exclames *Victoria regia* !

Mais qu'est-ce que cela voulait dire ?
Un nymphéa tu aurais dit beau à voir
Mais pas bon à sentir comme le départ

*

Disparition

J'allais lire des images sur les mousses des pierres
Tressaillant une ombre fugitive naissait d'un voile sur le côté du
regard
Si je me retournais brusquement dans la direction que je savais
Tout disparaissait
Puis je ne tournais plus la tête laissant divaguer les silhouettes
Je traversai la grand-rue bordée de maisons silencieuses
Ses chiens qui criaient où j'allais
Dans le dit tout déborde et déferle sur le vécu
Je ne suis pas resté dans le monde des fermes des femmes des
hommes.
Je me souviens sur les pelouses au seuil ceux qui attendaient
Le ciel brûlait à 4 heures
L'église s'effritait
On allait sous des berceaux de plantes fouler la vie
Vendanger allégrement dans des puits bleu-noir
On entendait pulser les veines de la terre passant près de nous
Plus jamais je ne reverrai ces lieux et je les rêverai encore.

*

Éducation par la pierre

à Vladimir Zbynovsky

La pierre peut aller plus loin que la pierre
L'eau transmue son origine
Et le verre n'est qu'une épure
Au travers de laquelle on peut voir l'air

Plus petite présence que je connaisse
Plus petite que l'idéal en soi
Proche de l'en-soi

Elle est la maison attendue
 Lentement elle s'use
 Dort dans sa masse
 Aux carrefours
 Elle signe le sol
 Qu'elle consolide
 Plus lourde que moi
 Elle me console par sa fermeté sa carnation concrète
 C'est un monument de tendresse mais si dur
 Qui s'ignore une possession non possédée
 Au fond des mers en haut des cimes
 C'est un déficit d'exigence une résonnance de silicate

Nos empreintes sont minimales et pourtant se voient

STEIN STEIN STEIN STEIN
 EINST EINST EINST EINST

Stein, aus dem ich dich schnitze
 Ich dich nichts

Dans son inertie d'œuvre elle vole l'immatérielle présence des
 abîmes
 Elle est le percuteur d'où jaillit l'étincelle la planète en orbite autour
 Tu es le corps des corps que je contemple sans fin
 Personne ne sait pierre pauvre d'humilité ce que tu m'enseignes
 Tu es l'éducation des ignorants
 Une œuvre de sommeil faite dans l'éveil

Tu reflues sur la lune
 Je te soulève maintenant comme une feuille
 Corps silencieux
 Steingrau me rappelant la brise
 Qui me relie au potentiel d'absence
 Par d'invisibles soupirs
 Nous serons de lumière
 Mon étrangère matière
 Sous un nuage qui change
 De gris changeant de fontaine

Mes paumes se pénètrent du baume des lois
 La lumière indestructible s'exaspère sur ses faces
 Retrouve mon immensité inhumaine et translucide

*

Otium
ou Traité de l'oisiveté

J'ai souvent recours aux forêts ces derniers temps
Où je crois qu'on m'y oubliera
L'oisiveté se reconnaît dans la liberté et de vaines songeries
Et l'impression de déranger toujours les autres
De fait j'aspire à des actes contemplatifs
Des longues promenades et des recherches
Les innocents sont les meilleurs sujets de l'otium
Mais qu'est-ce son contraire ?

L'oisiveté se pense comme Agathe et Iris
Elle est la tisane des jours les erreurs à ne plus commettre
la douceur du lit la glissade dans une courbure du temps
Demain te rendra oublieux de ta trentaine mais égal à toi-même
Elle amenuise en effet l'être à ce qu'il a de plus intérieur
Neutre par l'usage je la possède mais pourquoi la cacher ?
Elle incarne la nature la croissance imperceptible des saisons
L'aveu que nous ne sommes que des enfants dont la violence nous
dépasse
Qu'il est plus simple d'assister autour de soi à la naissance d'une île
Rien ne se chiffre parmi les plus folles considérations
Tout est source de pensées hermétiques pour la plupart
Les miroirs dans l'eau trompent les entrées des demeures de l'oubli
La petite déesse de l'oisiveté rend indiscernable le jour de la nuit
Otium serait gravé sur les murs des cités au moins sur des feuilles
Car il est pénible de se reconnaître en un état désavoué
Tandis qu'une partie de l'existence se rétracte en son nom

Vincent Guillier est né en 1978 à Senlis. Études de Lettres et de philosophie. Parallèlement il s'intéresse à l'œuvre du poète Maurice Blanchard et fait republier trois de ses recueils (Dilettante, 2006 ; éd. de L'Arbre, 2009 et 2010). Deux recueils de poésie : *Géographie invisible* (éd. Fundamental, Köln, 2005) et *Noigandres* (éd. de L'Arbre (2007)). Aussi traducteur du portugais et de l'allemand.